

LA NATION

journal vaudois



Fondée en 1931, la Nation est le journal bimensuel de la Ligue vaudoise, mouvement politique hors partis voué au bien commun du Pays de Vaud.

Le numéro: 3 francs. Abonnement annuel: 72 francs; gymnasiens, apprentis et étudiants: 30 francs; payable au compte de chèques postaux 10-4772-4

L'invasion des babas

A la fin des années 60, rejetant le progrès technique, les grandes villes et la perspective d'un travail régulier, certains jeunes arrêtaient leur formation, au désespoir de leurs parents, et acqué- raient un mas délabré en Ardèche ou en Provence. Sans eau ni électricité, ils y vivaient en tribus plus ou moins égalita- res l'utopie du retour aux racines. Leurs cousins urbains de Mai 68 vou- laient révolutionner la société, eux- mêmes ne visaient qu'à se lover dans ses marges. Leurs maîtres mots, repris des *hippies*, étaient amour, paix, nature et liberté. Les yeux dans le vague, ils fumaient de l'herbe en jouant de la gui- tare au coin du feu. Ils se voulaient le printemps du monde. C'était les babas.

Dans les marchés de France, on en repère encore ici ou là un exemplaire d'origine, sexagénaire édenté, osseux et cuivré, cheveu long, barbe en vrac, cou en peau de lézard, habits de toile écrue ou de grosse laine, sabretache, espa- drilles crevées. Sa compagne est roulée dans un sarrau aux couleurs passées. Ils proposent au touriste des fromages pes- tilentiels et insipides, des huiles troubles et des bougies trapues qui fument sans éclairer.

Dans les années 80, le mouvement reflua, les mas furent revendus et les études péniblement reprises, suivies d'une entrée discrète dans l'administra- tion. Et c'est sous cette forme réém- bourgeoisée que l'esprit baba se répandit dans l'Europe entière.

Les premiers et les plus profondé- ment atteints furent les assistants sociaux, les pasteurs et les enseignants. Mais tous y passèrent plus ou moins: aristocrates babas, banquiers et autres capitalistes babas, sportifs de pointe babas, officiers d'état-major général babas, policiers babas, voire concierges scolaires babas.

Le soussigné lui-même doit sans cesse se défendre contre des résur- gences babaiques, rappel obstiné de son adolescence, parfum fade et débilitant.

Le baba, c'est d'abord un accent sen- tencieusement papelard – on dirait qu'il a de la pommade plein la bouche –, un accent sérieux et légèrement nasillard qui a colonisé nos parlers locaux. On le reconnaît au traitement du phonème *an* [ã] que le baba écrase contre son palais avec l'arrière de la langue tout en rai- dissant le sterno-cléido-mastoïdien: il y a quelque intérêt entomologique sinon esthétique à écouter un réformateur scolaire, c'est-à-dire la quintessence du baba, affirmer que «les enfants romands transcendent l'enseignement des grands-parents d'antan».

Le baba rejette les mœurs et la morale, le droit, la police, les tribunaux et la prison, les notes, les examens et les punitions, les dogmes, les fron- tières, l'armée, la discipline, le maria- ge, en un mot toutes les institutions et contraintes qui nous séparent de la «vraie vie» et des «vraies gens». Il

suffirait, pense-t-il, d'être naturel, de s'ouvrir, d'échanger...

... encore que l'échange ne doive pas être trop cartésien. Pour le baba, la logique est un engrenage liberticide, la distinction, une discrimination, l'argu- ment, une agression. Le dialogue baba ne vise pas la vérité, mais la fusion des contradictions à travers celle des contradictoires. C'est un clapotis consensuel et récurrent, amorti par des «j'veux dire...», des «quelque part...» et des «à la limite...».

Le baba répugne aux catégories bien délimitées et leur préfère les notions évolutives, les processus, les tendances, les «de plus en plus» et les «de moins en moins». De la sorte, il y a toujours de tout dans tout, ce qui dis- pense de distinguer et de juger. De même, départager rigoureusement le tien du mien lui paraît excessif. Il est volontiers fusionnel en matière de pro- priété, notamment quand il s'agit de la cave de son père ou de l'appartement de ses amis.

Il aime le planant, l'ambiance amniotique, la fusion avec le grand Tout: «Jonathan Livingstone» pour la musique, Hermann Hesse pour la litté- rature, Edouard Schuré ou le Dalai Lama pour la religion.

A ses yeux, la maîtrise technique brise l'élan de la sensibilité. Il révère en revanche la «créativité», par quoi il entend l'expression spontanée et immédiate des sentiments personnels. C'est trop peu dire qu'il préfère la sin- cérité à la beauté: la maladresse, l'im- précision, la laideur même du résultat sont les garants de l'authenticité. Il aime les dessins d'enfants, l'art brut, les impros théâtrales et les fêtes infor- melles. Les horribles petits person- nages en bois verni qui nous informent à l'entrée des villages qu'il y a des enfants à écraser, c'est lui. Les calicots «touche pas à ceci ou à cela...» dont les caractères baveux rétrécissent en se rapprochant du bord, c'est lui. L'exposé non préparé («je suis ici pour répondre à vos questions...»), c'est encore lui. Le poème moralisant et sentimental punaisé dans le chœur de l'église à côté de l'arc-en-ciel au stylo feutre offert par les enfants [ã], c'est toujours lui.

Le baba répugne à la liturgie, dont l'ordre immuable offense son goût du débraillé. En revanche, il adore les inventions liturgiques: bénédiction à l'eau de pluie, prière en fleur de lotus, accouchement dans la neige, mariage en parachute. S'il divorce, il envoie un faire-part représentant une cage brisée et deux colombes qui s'éloignent en tenant chacune un cœur dans le bec. En cas de naissance, le petit baba s'annon- ce lui-même: «Bonjour, le monde, bonjour, la vie, je suis né grâce à la merveilleuse complicité de mon papa et de ma maman...». S'il se dénie le droit d'imposer le sacrement du baptême à

son enfant, le baba pratique volontiers ce faux-semblant qu'est la présentation. Et si le pasteur n'y prend garde, il en profite pour accabler l'assemblée d'un prêche satisfait sur les méandres du cheminement éthique familial. Enfin, pour les faire-part de décès, il dispose de tout un lot de sentences définitives tirées du *Petit Prince*, de *Zarathoustra*, de *l'Attrape-cœur* ou de Khalil Gibran, les cendres étant répandues à l'endroit où le *de cuius* a connu sa première extase.

Religieusement, le baba est de ten- dance *new age* et se considère comme un précurseur de l'ère du Verseau. Il respecte toute religion, pourvu qu'elle soit *cool* et inclusive. Métempsycho- tique par confort, il confesse «une atti- rance pour le sacré». Il croit à «une force» supérieure diffuse, laquelle pré- sente cet avantage de ne l'engager à rien. Il aime bien le Christ, mais débar- rassé de son encombrante divinité: «Jésus, c'était un type vachement chouette, dérangeant, non-violent et tout. Mais bon, tu vois, il a été récupéré par l'institution, pis alors, on voit ce que ça donne, j'veux dire...»

Au nom de l'authenticité, il rejette les formules toutes faites. A la person- ne en deuil, au lieu de présenter «toute sa sympathie» ou «toutes ses condolé- ances», il déclare, en se balançant d'avant en arrière: «Chais pas quoi dire...», pour bien faire sentir que sa compassion va au-delà des mots. En réalité, il sait parfaitement ce qu'il va dire. Il va dire *chaipacoidire*, parce que c'est toujours cela qu'il dit. Il le fait aussi normalement que l'individu nor- mal dit «toute ma sympathie». Il est ainsi d'autant plus conventionnel qu'il est persuadé ne pas l'être.

Le baba n'est pas gourmet. Ce serait cautionner une société qu'il réprouve que d'aimer certaines choses et d'en rejeter d'autres. De même, il ne parle jamais de «mauvaise herbe», de «mau- vais temps», de «mauvaise conduite», tous jugements qui nous ferment à la richesse du monde. A l'occasion, toute- fois, il apprécie de manger un gâteau à la crème rance qui lui donne le senti- ment d'être plus vrai.

Incapable de supporter un conflit, voire une simple tension, il recourt à mille procédures d'évitement.

Quand il est furieux, il n'attaque pas l'objet de sa fureur mais commente son propre état, parlant de lui comme s'il était un autre: «Tu sais, je suis très en colère», ou mieux: «J'avais envie de te dire que j'étais très en colère!».

S'il gronde son enfant, il s'aplatit aussitôt après: «Ton papa était vrai- ment très fatigué et il a un peu exagéré, mais il t'aime... hein, tu le sais, qu'il t'aime? ... (*petite voix*) tu lui pardonnnes?»

Il craint la rhétorique, même la sien- ne, et prend toujours une distance qui en annule d'emblée l'effet: «Pour

mettre un peu d'humour dans ce débat...» ou «là je m'excuse, mais je vais faire une petite provocation...».

Il a toujours l'excuse au bord des lèvres, même s'il n'est manifestement pas coupable. L'excuse est une manière de vivre qui le met d'emblée à l'abri de toutes les accusations.

Il ne dit pas «je t'aime» à sa com- pagne, ce qui serait un affrontement et, pire encore, un engagement. Il lui confie: «J'voulais t'dire, chuis bien avec toi». Car pour parler des autres ou aux autres, cet égocentrique qui s'igno- re ne parle jamais que de lui.

S'il rompt une relation amoureuse, il renverse la perspective et somme sa victime de le consoler: «Crois-moi, c'est plus difficile pour moi que pour toi». Ou alors, il se dévalorise préven- tivement: «Chuis un salaud, t'es trop bien pour moi». Faiblesse protectrice!

Cette procédure atteint sa perfection avec ce qu'on pourrait appeler l'«auto- empathie régressive». Dans les débats publics, il finit toujours par évoquer des questions intimes, son ancienne femme qui a «retrouvé quelqu'un», son petit- fils qui lui apporte tellement, le cancer qui le ronge. De la sorte, les personnes présentes oublient l'orateur maladroit ou le professionnel incompetent pour ne plus voir que l'homme, l'homme dans sa nudité, l'homme pantelant qui voudrait tant qu'on l'aime.

De tendance matriarcale, il reven- dique pour l'homme le «droit à la ten- dresse», le «droit à la vulnérabilité» et le «droit aux larmes». Il nous fait tout un cinéma parce qu'il ne sera jamais «en cloque» et compense en jouant triomphalement les «hommes au foyer». Il se présente au recrutement avec une poussette hurlante et explique aux journalistes présents (on peut être spontané et avoir des copains dans la presse) qu'«éduquer son enfant [ã], c'est plus important que d'apprendre à tuer celui des autres».

S'il fait du théâtre, ses camarades et lui-même se congratulent interminable- ment à la fin de la pièce: «C'était trop génial de travailler avec toi...», «Non, c'est surtout toi, t'as tellement apporté, chais vraiment pas comment tu fais, t'es hyper incroyable...».

Penché en avant, la tête inclinée sur le côté et soutenue de deux doigts, les yeux mi-clos, un soupçon de sourire aux lèvres, il cultive la posture «à l'écoute». Il aime qu'on parle de sa «qualité d'écoute». Il dit: «Je vous entends très fort...». Mais il ne vous entend pas vraiment: frotté de freudisme pour les nuls, il cherche toujours ce que vous voulez dire derrière ce que vous dites et attend le moment où vous reprendrez votre souffle pour dire avec un air entendu et perspicace: «Je me demande pourquoi tu dis tout ça...».

(suite en page 3) →

OLIVIER DELACRÉTAZ

Le Premier Homme d'Albert Camus

En 1994, trente-quatre ans après la mort de l'auteur, paraissait chez Gallimard, le texte inédit d'Albert Camus intitulé *Le Premier Homme*¹. Ce manuscrit inachevé avait été retrouvé dans une sacoche sur la banquette arrière de la voiture dans laquelle l'écrivain trouva la mort dans un accident aux côtés de Michel Gallimard, et il fut pieusement conservé par sa fille durant toutes ces années. C'était le dernier roman auquel il avait travaillé et la mort qui, d'une vie brutalement interrompue fait une destinée, a fait de ce matériau brut son testament involontaire. En effet, c'est à ce texte rigoureusement autobiographique que revient inlassablement, en cette année 2010 où l'on fête le cinquantenaire de sa mort, la plupart des commentateurs de son œuvre en le considérant comme susceptible d'éclairer toute sa production antérieure.

Alain Finkielkraut, en particulier, dans son très bel essai consacré à la littérature, *Le Cœur intelligent*², lui accorde une place de choix dans sa

bibliothèque idéale en lui dédiant une éclairante analyse et lui décerne le titre de «chef d'œuvre». C'est d'ailleurs à l'enthousiasme de ce dernier que nous devons d'avoir lu *Le Premier Homme*, qui nous avait totalement échappé au moment de sa parution, n'étant pas une incontournable de Camus. Plutôt sceptique au départ, nous sommes ressortie durablement éblouie de cette lecture qui nous a plusieurs fois émues jusqu'aux larmes, ce qui n'avait été le cas ni de *L'étranger* dont nous gardions un souvenir scolaire mitigé, ni de *La Peste* et de *La chute*, lus plus tardivement et rapidement oubliés. Camus lui-même avoue rompre totalement, par ce texte, avec ce qu'il a fait précédemment en affirmant qu'il n'était dans rien de ce qu'il écrivait auparavant. Certains y voient une coquetterie d'écrivain, nous aurions tendance à le prendre au mot. Le lyrisme contenu du *Premier Homme* tranche certainement avec la sécheresse univoque de l'écriture blanche des romans précédem-

ment cités. Dans ses carnets, il s'exclame: «Je vais parler de ceux que j'aime. Et de cela seulement. Joie profonde.» Et cela, c'est une chose qu'il n'avait, semble-t-il, jamais tentée. Voici un livre qui fait mentir tous ceux qui répètent inlassablement, après Gide, qu'on ne fait pas de bonne littérature avec les bons sentiments. Le texte de Camus est entièrement baigné dans une émouvante dévotion filiale à l'égard de sa mère (figure tout à la fois mariale et christique, incarnation des Béatitudes) et dans la lumière d'un amour inconditionnel et lucide pour les siens, une lignée de déshérités et de malchanceux sans ressentiment, qui subissent l'histoire sans jamais la faire ni la comprendre, et dont personne ne se souciait parce qu'ils n'appartenaient pas au bon camp (celui des colons algériens et non celui des colonisés). On pouvait craindre l'hagiographie pieuse et à la place, on a ce que Finkielkraut appelle «un dithyrambe réaliste»³.

Nul ne sait ce qui serait advenu de cette «ébauche» et si la dimension autobiographique qui la caractérise aujourd'hui aurait fini par disparaître dans la version définitive ou si la composition en eût été très différente (il semble bien qu'une troisième partie consacrée à la mère était en projet et se serait ajoutée aux deux que nous possédons). Mais ce qui est certain, c'est que tel qu'en lui-même, ce texte, vraisemblablement écrit d'un seul jet, témoigne de la parfaite maîtrise de son art par l'auteur, mais aussi, peut-être, d'une longue gestation silencieuse.

Camus finit (malgré lui) en beauté par là où beaucoup d'écrivains commencent: le récit des origines.

LAURENCE BENOIT

¹ Albert Camus, *Le Premier Homme*, Folio, Gallimard, 1994.

² Alain Finkielkraut, *Le Cœur intelligent*, Stock-Flammarion, 2009.

³ *Ce que peut la littérature*, Folio, Gallimard, 2006, p. 52.

Ecrits afghans de Langendorf

Au gré de son humeur, Jean-Jacques Langendorf nous promène à travers les siècles et les continents. Les voyages dans le temps, c'est l'œuvre de l'historien attentif aux lignes de force de la géopolitique et au destin des grands soldats. Les dépaysements, c'est le sortilège de l'écrivain qui nous conduit de la Prusse à Istanbul, de la Vienne impériale à Zanzibar nid d'espions, avec de fécondes haltes au Proche-Orient; tout cela épicé d'un certain goût de l'exotisme vénéneux et des odyssees héroïques.

Avec ses *Ecrits afghans*, Langendorf nous transporte dans un pays de montagnes, de rocailles et de gorges au fil de trois récits. Il s'agit de la réédition de pages méconnues, publiées la première fois en 1973 et 1980, qui ont toutes trait à l'Afghanistan mais ne relèvent pas du même genre littéraire.

Le recueil d'une huitantaine de pages s'ouvre sur une nouvelle – ou un journal de voyage? On ne sait trop, en effet, si l'auteur, qui s'y met en scène, a vécu tous les épisodes d'une longue et épuisante marche, tantôt pittoresque,

tantôt terrible, tantôt onirique, à la découverte du *Minaret de Jam* (c'est l'un des titres de la nouvelle), qui est aussi une vaine tentative d'oublier un amour blessé pour la douce Elisabetha: *But where is the sweet, sweet Elisabetha gone?* (c'est le second titre).

Les deux autres écrits traitent d'histoire militaire. *L'expédition d'Oskar Niedermayer en Afghanistan* décrit l'étonnante tentative allemande, accomplie en 1915-1917 sous les ordres d'un officier de 30 ans, de créer le trouble et de dresser les Afghans contre les Anglais pour inquiéter ceux-ci sur le front nord des Indes. Cette action de haut vol présentait quelque analogie avec la geste de Lawrence d'Arabie sur un autre théâtre d'opérations. L'expédition allemande, toutefois, dotée de moyens dérisoires, n'atteignit pas son but politique; Niedermayer poursuivra seul, quelque temps, une sorte d'errance hallucinée.

Une autre étude évoque un plan russe d'invasion de l'Afghanistan, élaboré en... 1898 par Vladimir Timoteévitch Lebedev, officier des grenadiers de la garde impériale, visant à décrocher la Russie vers le sud et, comme toujours, faciliter l'accès aux mers chaudes. Il s'agissait d'un plan soigné, réaliste et

détaillé, qui ne taisait pas les difficultés de l'entreprise: *En général*, écrit Lebedev, *la conduite de la guerre dans le cas d'un pays pauvre, encombré de rudes montagnes, avec des populations guerrières, toujours prêtes par leur caractère et leur genre de vie à défendre obstinément leur indépendance, n'est pas chose facile*. Les Soviétiques il y a trente ans, les Américains aujourd'hui ont-ils assez lu Lebedev?

Voilà donc des histoires de stratèges visionnaires et d'aventuriers baroudeurs, où l'on voit d'impressionnants soldats européens devenir des seigneurs de la guerre et se faire nommer pachas. L'ouvrage se termine justement, sous le titre *Langendorf pacha*, par un portrait de l'auteur excellemment brossé par Laurent Schang. A la fois féru de l'histoire la plus documentée et porté vers un imaginaire baroque et truculent, à la fois libertaire et réactionnaire, Langendorf méritait bien de voir son effigie accrochée à son tour dans la galerie des fiers fantasques qu'il a puissamment contribué à constituer.

JEAN-FRANÇOIS CAVIN

Jean-Jacques Langendorf, *Ecrits afghans*, Editions Antipodos + Le Polémarque, Commercy(F), 2010.

Prix Rambert: L'implacable brutalité du réveil

A la mort d'Eugène Rambert, en 1886, ses frères de couleurs zofingiens commencent la récolte de fonds, en particulier les bénéfices de leurs soirées théâtrales, en vue de l'érection d'un monument à la mémoire du grand homme. Cependant, les Zofingiens estimèrent qu'il était plus fidèle à l'esprit et au travail d'Eugène Rambert de consacrer ces moyens à un prix littéraire, permettant de promouvoir les lettres romandes par une reconnaissance publique des œuvres marquantes et par un soutien financier à des auteurs méritants.

C'est ainsi que naquit le Prix Eugène-Rambert, remis tous les trois ans à un auteur suisse d'expression française. Le premier lauréat, en 1903, fut Henri Warnery pour *Le Peuple vaudois*. Le suivirent Charles-Ferdinand Ramuz, pour *Aimé Pache* (1912) puis *Le Passage du poète* (1923), Edmond Gillard pour *Rousseau et Vinet individus sociaux* (1926), Paul Budry pour *Guerres de Bourgogne* et *Trois hommes dans une Talbot* (1929), Jacques Mercanton pour *Thomas l'incrédule* (1944) ou encore Jacques-Etienne Bovard pour *Demi-sang suisse* (1995).

Cette année, le choix du jury, composé de huit membres dont le point commun est d'être personnes des actifs ou des Vieux-Zofingiens vaudois, s'est porté sur le roman de Pascale Kramer *L'implacable brutalité du réveil*¹. La prose de cette Genevoise, résidente parisienne depuis plus de vingt ans, a été préférée à cent-onze autres ouvrages, parmi lesquels des romans, mais aussi quelques recueils de poésie, essais ou nouvelles.

L'écriture ciselée de Pascale Kramer a tapé dans l'œil du jury, mais pas seulement: par l'acuité de ses descriptions et le développement d'une poétique du réel qui lui est propre, l'écrivain peint à travers l'histoire d'Alissa, déstabilisée par l'arrivée de son premier enfant, le portrait d'êtres en lutte avec eux-mêmes et avec leur entourage, dont le vernis s'écaille. Les membres du jury ont aussi été sensibles à ces personnages fragilisés, et par le regard de l'auteur sur une société américaine dont le rêve s'effrite.

Un jury masculin, qui plus est zofingien, qui consacre un texte dans lequel le personnage principal est une jeune maman déprimée par sa nouvelle maternité? S'il ne s'agissait que du récit d'un *baby blues*, on aurait de quoi s'étonner, mais l'auteur dépasse et sublime complètement l'argument du récit pour nous élever vers des réflexions fondamentales sur notre société. De plus, outre le mal-être d'Alissa, le lecteur découvre le mari de cette jeune maman, plus préoccupé par son ami revenu de la guerre du Golfe que par son propre enfant, ou encore la mère d'Alissa, obnubilée par son divorce et son nouveau petit ami.

Un petit ouvrage qui plaira, au-delà d'une narration bien construite, par la finesse descriptive des caractères des personnages, effigie de la société du droit au bonheur, et par la force évocatrice de l'auteur qui sait en quelques mots nous faire ressentir l'atmosphère d'un brûlant été californien autour de la piscine d'une barre d'immeuble anonyme.

OLIVIER KLUNGE

¹ Mercure de France, 2009, 141 pages.

La halle aux locos et la collection Planque

A l'occasion de la présentation de la collection Planque à Saint-Louis près Bâle, 24 heures a interviewé M. Florian Rodari, conservateur de cette collection, en lui demandant notamment si elle pourrait être déposée à la Halle aux locomotives de la gare de Lausanne, où l'on envisage de déplacer le Musée cantonal des Beaux-Arts. Voici la réponse de M. Rodari:

L'actuel projet des halles de locomotives n'offre à nos yeux pas suffisamment de certitude, de charme ou de garantie pour que nous puissions penser y déposer nos collections sans condition. Nous ne sommes rassurés ni sur la sécurité ni sur la proximité du trafic ferroviaire avec des œuvres fragiles [...].

Nous avons peine à comprendre l'engouement des milieux politiques, culturels dans leur majorité ainsi que de la presse pour ce lieu triste à mourir, entre ballast et talus. Mais c'est

peut-être affaire de goût ou de mode. Il faudrait en tous cas s'assurer de ce qu'implique ce choix. M. Rodari a quelque motif de craindre les trépidations, une mauvaise isolation, un cadre quelconque. Nous ne serions pas étonnés que, quand on s'attaquera à cette bâtisse, il faille en fait tout démolir pour assurer une bonne isolation thermique et phonique, peut-être consolider le sol et, quand on l'aura sondé, l'assainir après des décennies de vidanges... Ayant opéré ces travaux à grands frais, on rebâtira en faux ferroviaire d'époque!

Un crédit d'étude de 13 millions étant voté, il serait bon d'en consacrer une première tranche à l'examen des questions posées par M. Rodari et, si les garanties demandées peuvent être fournies, d'obtenir un engagement de la Fondation Planque. Faute de quoi, ce projet doit être abandonné.

J.-F. C.

Liaison dangereuse

Dans le sillage des manifestations et des publications qui ont marqué la commémoration de la mort du général Guisan, *La Nation* (n° 1887 du 23 avril) a rendu compte des articles parus dans *L'Hebdo* du 8 avril dernier sous le titre «Ce que cache le mythe». Le mythe, c'est-à-dire Guisan. La livraison du 17 juin poursuit la démythification en s'attaquant à la collaboration militaire entre la Suisse et la France durant les premiers mois de la dernière guerre. Le journal soutient que Guisan était prêt à brader la neutralité pour mettre l'armée suisse aux ordres de la France. Il justifie cette assertion grotesque par de prétendues révélations annoncées en grosses lettres. Fondées sur la consultation d'archives militaires françaises, ces révélations tombent à plat parce qu'elles ne dévoilent rien que ne sachent depuis longtemps ceux qui portent quelque intérêt à l'histoire de la Suisse durant la dernière guerre. Du moins rien de fondamentalement nouveau sur la coopération franco-suisse proprement dite.

L'Hebdo raconte les péripéties d'un fonds d'archives relatives aux entretiens secrets qu'eurent durant l'automne 1939 et le début de 1940 les officiers chargés d'étudier les modalités d'une assistance éventuelle de la part de la France si la Suisse venait à être attaquée par l'Allemagne. Saisies avec d'autres par l'armée allemande dans un wagon à La Charité-sur-Loire pendant la campagne de France, transportées pour examen à Berlin, tombées entre les mains de l'armée russe, conservées à Moscou, découvertes par une historienne américaine, restituées à la France, ces archives sont

déposées au Château de Vincennes à la garde du service historique de l'armée. Que nous apprennent-elles? «Que la neutralité suisse était un mythe et que le général Guisan était prêt à mettre sous tutelle française ses troupes en cas d'agression allemande.» *L'Hebdo* dixit.

La manœuvre H

L'affaire de La Charité-sur-Loire est connue du grand public depuis une cinquantaine d'années. Les conversations d'états-majors franco-suisse sont analysées en détail dans le premier chapitre du volume V de *l'Histoire de la neutralité suisse* du professeur Edgar Bonjour, dont une traduction en français a été publiée en 1971 aux Editions La Baconnière. Quelques années auparavant, celle-ci avait édité le récit d'une partie de ces conversations sous la forme du journal de l'écrivain Bernard Barbey qui était, au moment des faits, major d'état-major général attribué au service de renseignements de l'armée. Barbey fut chargé du côté suisse de la liaison secrète qui devait aboutir à la mise au point de l'aide française si la Suisse était amenée à la requérir. Son ouvrage, intitulé *Aller et retour*, est la relation circonstanciée de ses conversations avec son homologue français, le lieutenant-colonel Garteiser, de leurs reconnaissances dans le terrain, tant en Suisse qu'en France, de leurs analyses, de leurs propositions, des déterminations des commandants intéressés, des précautions prises pour le maintien du secret, des engagements prévus et de la répartition des rôles. Il en ressort clairement qu'il est véritablement absurde de voir dans la

coopération prévue une mise sous tutelle de l'armée suisse.

Le général Besson, commandant du groupe d'armées formant l'aile droite du dispositif de l'armée française, prévoyait, si la Suisse requérait son aide, d'envoyer d'urgence deux divisions d'infanterie sur le plateau de Gempen dominant la région bâloise, l'une des charnières du front défensif helvétique, destinée à devenir, dans un premier temps, le point de soudure entre les deux armées. Et après? Comment envisageait-on la suite des opérations? Besson pousserait-il vers l'est? Avec quelles forces? Jusqu'où? A qui s'appuyerait-il à droite? Ces questions ne reçurent jamais de réponses. Quand la situation de l'armée française s'aggrava, l'aile droite fut dégarnie; l'assistance promise à la Suisse en cas d'attaque allemande – la manœuvre H – se réduisit à l'engagement d'une division d'infanterie renforcée d'une brigade de spahis; c'est à nouveau le plateau de Gempen qui constituait l'objectif. Mais ce plan H fut éphémère au sens littéral du terme. L'espace d'un matin... Le 7 juin, la division de secours s'en allait au nord de la France. Ainsi s'achevait la coopération franco-suisse. La puissance «tutélai-re» s'écroulait.

Et la neutralité?

Dès qu'elle fut connue, la préparation bilatérale d'une intervention française au profit de la Suisse en cas d'attaque allemande déclencha naturellement de vives polémiques. Examinée sous l'angle purement militaire, elle trouvait une justification évidente dans la volonté de ne pas laisser la soudure des deux armées à

l'improvisation du jour J; le général Guisan pouvait légitimement considérer que son devoir de commandant en chef lui imposait de régler, autant que cela était possible et pendant qu'il était temps, les modalités d'un secours français éventuel. Examinée sous l'angle juridique, c'est-à-dire du point de vue du droit de la neutralité, la question était sujette à controverse. Bonjour est d'avis que la manière d'agir de Guisan n'était «guère critique»¹. Les conversations d'état-major par le truchement d'officiers de liaison n'ont débouché sur aucune convention liant les deux parties; elles avaient pour objet des mesures techniques provisoires dans le cadre d'une promesse d'assistance conditionnelle. En revanche, considérés sous l'angle de la politique de neutralité, des arrangements tels que ceux qui ont été pris sont, pour Bonjour, à la limite de ce qui est admissible². On a fait grief à Guisan de n'avoir pas agi de manière analogue avec l'Allemagne pour échapper au reproche de partialité. Mais, en automne 1939, pour Guisan, l'ennemi potentiel ne pouvait être que l'Allemagne; il eût été déraisonnable d'ouvrir avec elle des pourparlers impliquant nécessairement le dévoilement des plans de concentration de l'armée. Etant admis que la Suisse avait besoin de l'aide française en cas d'invasion allemande, Guisan était face au dilemme: ou la liaison dangereuse ou l'inaction coupable. Il choisit la première et en assumait le risque.

PIERRE ROCHAT

¹ Ouvrage cité, p.41.

² Ibidem.

L'invasion des babas (Suite)

Small is beautiful: contre la mondialisation, le baba prône les petits ensembles où chacun s'appelle par son prénom, le village, le quartier, l'immeuble. Recroquevillé sur la proximité immédiate, il s'engage pour le bureau de poste où il ne met jamais les pieds («touche pas à ma poste!») ou le platane pourri qui menace de s'écrouler («touche pas à mon arbre!»). Il défile avec un nourrisson sur la poitrine, symbole d'innocence bafouée et dissuasion efficace face aux éventuelles matraques.

Le baba se croit une vocation pédagogique. Il veut «faire réfléchir» les autres. Il aime «déranger» en brisant l'un ou l'autre «tabou», généralement en miettes depuis une génération. On lui doit en particulier l'institution de ces promenades didactiques qui infestent les sommets les plus sauvages d'écriteaux informatifs horriblement inintéressants.

Même s'il ne veut pas d'enfants, à cause de la pollution, il en fait quand même un à titre de démonstration éducative. Le petit baba, nanti d'un prénom ethnologique plus ou moins retouché, sera l'objet d'une admiration dévote, d'une attention de tous les instants et d'un effort pédagogique obsessionnel, à l'exclusion de toute contrainte ou admonestation. *Hyperactif* et *surdoué*, comprenez: caractériel et fainéant, protégé des sanctions par des parents en procès permanent avec l'institution scolaire, le petit baba explorera méthodiquement toutes les formes de transgression, mettant hors de combat les enseignants les plus résistants.

Adolescent, le fils baba a bien saisi les mécanismes psychologiques de ses parents. Il héberge sa petite copine chez eux, insensible à l'air douloureux qu'ils arborent en lui apportant le petit déjeuner au lit. Ou alors, il se révolte contre son milieu et devient policier, *yuppie* ou vendeur dans une boîte de nuit.

Herbivore dans un monde de carnivores, le baba est un être essentiellement grégaire. Toutes les décisions doivent émaner du groupe, référence ultime du bien et du mal. Elles se prennent au cours d'une lente macération, dans un grouillement reptilien où chacun s'efforce d'imposer son avis en faisant mine de se plier à celui du groupe.

C'est au baba qu'on doit les innombrables et interminables colloques qui encombrèrent les salles des maîtres, les bureaux des infirmières et les tentes des Etats-majors.

Ses lettres de lecteur sont toujours signées d'une quinzaine de noms. Sa ferme du Larzac, il l'a achetée en groupe, se préparant de cuisants lendemains juridiques. Quand il réussit quelque chose, c'est d'abord «l'équipe». Il a gagné une étape du Tour cycliste local en solitaire, mais il doit sa victoire à l'équipe, qui a été «juste incroyable...». Si Einstein avait été baba, il aurait partagé la découverte de la relativité générale avec sa bonne et son voisin de palier: «C'était complètement un travail d'équipe, tout seul j'aurais rien pu faire, ils ont été fantastiques, ils ont abattu un boulot formidable, je leur dois tout...» Sur la photo de presse, il les regarde avec une tendresse étudiée...

... mais c'est quand même lui qui est au milieu et parle pour les trois. Car le baba est toujours en représentation. Et c'est ici qu'on en arrive à sa dramatique contradiction interne.

Le modèle du baba, c'est le bon sauvage en prise directe avec l'univers, l'humain fondamental, tout entier dans ce qu'il fait, sans arrière-pensée ni conscience de lui-même. En un mot, l'exact opposé de l'Occidental individualiste, rationnaliste et conquérant¹. Le baba voudrait désespérément retrouver cette authenticité supprimée. Seulement, en même temps,

il voudrait se voir en train de la retrouver. Il veut jouir d'être un bon sauvage inconscient de sa bonté et de sa sauvagerie. Il veut se contempler en train de contempler le soleil couchant sans arrière-pensée. Il veut s'immerger dans la vie mais, comme le passeur d'eau, il ne quitte jamais le bord.

Vers quarante-cinq ans, il reprend une pinte de montagne, une librairie-café ou un cinéma de quartier, devient diacre, ferronnier «d'art» ou paysan bio. Dans le reportage que lui consacre la presse locale, il déclare qu'il veut retrouver les vieilles valeurs de convivialité, d'artisanat et de terroir et témoigner contre l'industrialisation, la «malbouffe» et l'exode rural. Au bout de deux ans, il rend les armes en laissant une ardoise phénoménale à ses vieux parents abasourdis et aux amis, furieux, qui l'ont subventionné. Mais ça a été une «expérience extraordinaire», il a rencontré des «gens fabuleux». La carrière du baba est une longue préretraite durant laquelle il se fabrique de faux souvenirs de vraie vie.

Si l'esprit baba a contaminé aussi facilement l'Europe entière, c'est que le principe égalitaire ambiant lui avait frayé le chemin, dénonçant les hiérarchies et aplatissant les différences. Mais si tous en ont été frappés, tous n'en meurent pas. Chez les peuples au tempérament vigoureux, le babaïsme, comme l'égalitarisme, est resté à la surface. Il a sans doute inspiré les discours de leurs politiciens, voire certaines de leurs lois, mais c'est surtout pour la galerie, et le babaïsme n'a guère modifié leurs mœurs... pour le moment.

En revanche, il a pénétré profondément les peuples calmes et introvertis. C'est ce qui est arrivé aux Vaudois.

Le Vaudois personnalise à outrance les relations, même superficielles et sans lendemain, même commerciales ou

administratives. Il a plus que tout autre le respect des personnes et le goût de l'amitié, il déteste les conflits et les ruptures.

Il se méfie des idées trop claires et des positions trop tranchées. Il a développé, au point d'en être parfois paralysé, une grande capacité de sentir ce qu'il y a de juste dans la position adverse et d'excessif dans la sienne propre. Il pratique une ironie souvent excessive à son propre égard.

Il aime la nature et la tranquillité.

C'est dire que tout le prédisposait à accueillir le babaïsme comme un écho à sa propre nature.

Mais c'est un écho dégradé: l'esprit baba a investi notre culture pour la caricaturer et forcer ses traits les plus discutables. Il en a détendu le ressort délicat. Il en a ôté le réalisme terrien, l'humour en demi-teinte, l'impalpable subtilité.

O. D.

¹ L'ecclésiastique baba a toujours une réserve d'anecdotes édifiantes qui mettent en relief la sagesse ancestrale du bon sauvage, telle celle du jeune Noir qui lui a dit: *En Suisse, vous avez des montres, mais en Afrique, nous avons le temps...* Pas moins de trois pasteurs vaudois me l'ont racontée comme une expérience personnelle.

LA NATION

Rédacteur responsable:
Jean-Blaise Rochat

Rédaction et administration:
Place Grand-Saint-Jean 1
Case postale 6724, 1002 Lausanne
Tél. 021 312 19 14 (de 8h - 10h)
Fax 021 312 67 14

Internet: www.ligue-vaudoise.ch
Courriel: courrier@ligue-vaudoise.ch

Imprimerie Beck, Lausanne

Education sexuelle fédérale

Dans *La Nation* n°1887 du 23 avril dernier, nous avons présenté un projet d'éducation sexuelle élaboré sur mandat de l'Office fédéral de la santé publique, et devant déboucher sur un programme complet d'enseignement, applicable à tous les enfants des écoles publiques de Suisse, dès l'âge de 4 ans, jusqu'à 15 ans. Joint au projet Harmos, son introduction devenait obligatoire. De nombreuses raisons nous avaient fait exprimer notre opposition: elles tenaient à l'obligation généralisée, à l'intrusion de l'école dans un domaine qui est avant tout celui de la famille et surtout des parents, à l'âge des enfants où l'on veut commencer à les formater, ainsi qu'au contenu de cet enseignement, reflet d'une idéologie libertaire surannée et dangereuse.

Nous apprenons maintenant qu'une Association, le *Schulforum Schweiz*, basée à Aarau, s'oppose à ce projet fédéral, et pratiquement pour les mêmes raisons que celles que nous formulons. Dans une lettre adressée aux parlementaires fédéraux, aux chefs de groupes parlementaires cantonaux, aux chefs des départements cantonaux de l'instruction publique et aux journalistes de divers médias, l'Association, qui défend «la transmission de la culture et des traditions de notre pays», expose brièvement mais gravement ses objections; elle insiste aussi sur l'illégalité de la procédure «pour introduire la nouvelle discipline par le biais du *Plan d'études 21*, au mépris de toutes les instances de contrôle légitimées démocratiquement» [...] «Ce qui est encore en vigueur, c'est

la souveraineté cantonale en matière scolaire, qui doit être respectée.»

En outre, «le programme a été introduit par voie d'ordonnance, ce qui exclut toute possibilité de référendum.»

À ce texte a été joint un résumé et un commentaire des documents de l'OFSP et de la *Haute Ecole pédagogique de Suisse centrale*. Il n'est pas utile de les reproduire, puisque nous les avons exposés dans notre article précédent.

Contrairement à la Suisse romande, l'opposition à Harmos continue en Suisse allemande où un septième canton (Appenzell Rhodes extérieures) vient de le refuser; peut-être l'action du *Schulforum* n'y est-elle pas étrangère, de même que le projet d'éducation sexuelle, qui a pu être un motif de rejet.

L'Office fédéral de la santé publique continue à vivre depuis des décennies sous la terreur de la menace du Sida; il a reçu mission de le combattre, et il ne cesse d'inventer de nouveaux procédés, gadgets et publicités dont le caractère choquant lui garantit, pense-t-il, l'efficacité et les félicitations des services de santé étrangers. La dernière trouvaille à signaler est le dépannage pour ceux qui ont oublié la précaution à prendre en cas de bonne fortune imprévue: «La Vélo-postale (Genève) viendra en aide à ceux qui l'ont oublié. A Berne: *Velokurier*. A Zurich: *Veloblitz*.» Un simple coup de téléphone, et vous êtes servi.

On ne peut pas attendre d'action de bien grande qualité de l'OFSP.

GEORGES PERRIN

Revue de presse

Le remède PDC

Un groupe de travail du PDC a lui aussi élaboré une étude sur la réforme du Conseil fédéral. Dans *La Liberté* du 6 juillet («La formule magique du PDC») M^{me} Christiane Imsand nous donne un résumé de ce projet:

[...] Il envisage un modèle de gouvernement à deux échelons. Le premier se composerait d'un Conseil fédéral de cinq membres élus par l'Assemblée fédérale, le second serait constitué de 7 à 9 chefs de département proposés par le Conseil fédéral et confirmés par l'Assemblée fédérale.

Selon le conseiller national Gerhard Pfister, cette formule permettrait au Conseil fédéral, en tant que collègue, de se concentrer entièrement sur le domaine stratégique. Il estime que l'idée de concordance serait maintenue car chaque grand parti pourrait désigner un

conseiller fédéral. En résumé une nouvelle formule magique. [...]

On n'a rien résolu quant à l'unité du gouvernement et des départements puisque tous ces magistrats seraient élus par une Assemblée fédérale divisée où règnent les clans partisans. Ce projet de gouvernement à deux échelons inspirait à un de nos amis cette réflexion tirée de la décadence des Mérovingiens: «Cinq rois fainéants, neuf maires de palais».

E. J.

Cantons et primes d'assurance-maladie

«Primes maladie: Berne ne contrôle rien»: c'est le titre de l'article que Mme Julie Zaugg publie dans *L'Hebdo* du 8 juillet. Elle relève d'abord que l'Office fédéral de la santé (OFSP) «ne parvient pas à brider les ardeurs des caisses». Mais ce qui est pire:

[...] Les cantons sont, eux, complètement écartés du processus. Ils peuvent «se prononcer» sur les primes mais l'OFSP privilégie «la solvabilité globale de la caisse plutôt que la perspective des cantons», selon le *Contrôle fédéral des finances*. Cela n'a pas empêché 22 d'entre eux d'utiliser cette possibilité en 2009. «Trop souvent, mes services ont émis des remarques et rien ne s'est passé» confirme Pierre-Yves Maillard. Son homologue genevois Pierre-François Unger abonde: «L'influence des cantons est nulle, alors qu'ils sont les mieux placés pour juger des coûts de la santé sur leur territoire et qu'ils devront répondre d'une hausse des primes devant leurs électeurs.» [...]

Nous ne pouvons qu'appuyer les efforts de M. Maillard et de ses collègues pour que les cantons récupèrent dans ce domaine les pouvoirs qui sont naturellement les leurs.

E. J.

L'Harmos des crèches

M^{me} Tasha Rumley («Crèches: parking à enfants ou éducation précoce?», *L'Hebdo* du 8 juillet) nous apprend ceci:

[...] Depuis peu, la Commission suisse de l'Unesco – composée d'experts locaux affiliés aux idéaux de l'or-

ganisation onusienne – tâte le terrain outre-Sarine. Auprès des villes, des structures d'accueil, de familles et d'entreprises, elle sonde la possibilité d'introduire du contenu pédagogique uniforme dans les crèches du pays. [...]

Bien entendu, cela ne sera possible qu'au prix d'une «coordination fédérale.»

[...] «Qu'en sera-t-il des autres enfants, élevés juste en famille?» questionne Philippe Lavanchy, chef de la Protection de la jeunesse vaudoise. La crainte de créer une différence de niveau à l'entrée de l'école doit être prise en compte, surtout qu'il est hors de question de rendre la crèche obligatoire. «Fixera-t-on aux parents des objectifs d'apprentissage?» Le spectre d'une ingérence de l'Etat, décrié comme totalitaire dans ce genre de cas, rôde déjà.

M. Lavanchy retarde par rapport aux gens de l'UNESCO. Il n'a pas encore compris que l'idéologie régnante nous conduit à la crèche obligatoire qui permettra à l'Etat de former les enfants dès le berceau. Ce n'est pas pour rien que ces esprits d'avant-garde désignent le père et la mère du terme horrible de géniteurs.

E. J.

«On peut vivre tranquillement et en paix quand on est une petite commune»

Il y a quelques semaines, Alfons Gratwohl, syndic de Surpierre (FR), a émis un avis discordant au sujet des fusions de communes dans le canton de Fribourg. Le processus de fusions et d'associations de communes, soutenu par l'Etat fribourgeois, est d'ordinaire salué comme une réussite par les commentateurs officiels – notamment en comparaison avec ce qui se passe dans le Canton de Vaud, où l'Etat aimerait bien voir davantage de communes fusionner. Pourtant, le «succès» fribourgeois en la matière ne doit pas cacher certains problèmes. Tout en précisant qu'il est un «syndic heureux», M. Gratwohl en dénonce trois: la diminution de l'autonomie communale, le transfert des charges financières du canton aux communes et les fusions inutiles. C'est ce que nous apprend un article paru dans *La Liberté* du 8 juin¹, que nous citons largement: *Alors que le canton de Fribourg projette d'encourager à nouveau les unions de communes [...], Alfons Gratwohl affiche son scepticisme. «Je ne vois aucun avantage aux fusions. Celle de Surpierre et Praratoud n'a engendré aucune économie.» [...] Les grandes communes sont plus performantes et offrent plus de services? Il refuse d'y croire. «En août, on ouvre la deuxième enfantine alors que la grande Fribourg en est incapable. Qui est mieux géré?» [...] Il estime même que seul le canton profite des fusions. «Discuter avec 10 ou 50 syndicats mécontents, cela fait une différence,» note-t-il. [...] Pour lui, c'est*

souvent aux petits de payer, mais pas de décider.²

Certaines des remarques ci-dessus rappellent les arguments avancés en faveur de l'initiative «La parole aux communes», qu'avait soutenue la Ligue vaudoise. Dans un canton comme Fribourg, qui bénéficie d'une santé financière éclatante, d'une moindre disparité entre communes, d'un Etat plus léger, la même idéologie centralisatrice produit les mêmes effets néfastes que chez nous.

Nous n'avons rien contre les fusions si elles répondent aux besoins et aux souhaits des habitants. Mais la commune est le lieu de la vie locale, il ne faut donc pas la vider de sa substance politique sous prétexte de rationaliser l'administration. Des unifications inutiles engendrent des structures anonymes, coupées des citoyens. Or l'enracinement social, bien plus que la taille, est gage d'efficacité administrative.

NICOLAS DE ARAUJO

¹ Tamara Bongard, «Alfons Gratwohl veut lancer le débat sur l'autonomie des communes», *La Liberté*, 8 juin 2010.

² Répondant aux critiques de M. Gratwohl, le directeur des Institutions du Canton de Fribourg Pascal Corminboeuf note que deux tiers des députés sont des élus communaux, et que ces entités sont donc très présentes dans les débats du Grand Conseil. M. Corminboeuf ne voit pas que ces élus communaux siègent au Grand Conseil en tant que membres d'un parti, dont ils défendent la ligne, et non en tant que représentants de leur commune.

Le Coin du Ronchon

De la supériorité de l'aquarium sur le téléphone portable

Il a été question ici du poulpe Paul et de ses surprenantes capacités prémonitoires en matière de sport, qui mériteraient d'être employées à d'autres domaines plus sérieux.

On peut y croire ou non. On a le droit de se montrer rationnel, d'affirmer qu'il ne s'agit que d'une suite extraordinaire de coïncidences, et donc de refuser de considérer Paul comme un nouvel apôtre. On nous accordera tout de même que ce poulpe à l'air bonhomme est un personnage éminemment sympathique qui exprime ses préférences footballistiques en silence et prédit l'avenir à titre gracieux. Comme disent certains, ce n'est pas rien.

C'est certainement beaucoup mieux, beaucoup plus crédible, en tous les cas beaucoup plus amusant (et moins cher) que les innombrables «services» que des publicités télévisées de bas étage inlassablement diffusées à longueur de journée nous exhortent à requérir via nos téléphones portables afin non seulement d'obtenir des gadgets idiots – surveiller le niveau de charge de notre bat-

terie sous la forme d'un poisson jaune, ou utiliser comme sonnerie une chanson stupide de René la Taupe – mais aussi, précisément, de connaître l'avenir. Envoyez «Bonheur» au 42871 et l'on vous révélera si vous serez heureux dans votre vie. Si vous avez des doutes sur la réponse, envoyez «Bidon» au 42872 et l'on vous dira si c'est vraiment vrai. Envoyez «Boum» au 1414 (pendant que vous conduisez) et vous saurez si vous allez avoir un accident. Envoyez «Nul» au 0000 et vous découvrirez la note que vous recevrez à votre prochain examen. Envoyez «Fin» au 666 et vous apprendrez quand aura lieu la fin du monde. Envoyez «Nimporquoi» à n'importe quel numéro et l'on vous dira n'importe quoi.

Il n'y a pas besoin d'être poulpe pour prédire qu'une civilisation où des gens sont capables de payer pour de telles sottises connaîtra un avenir bien sombre. Mieux vaut ne pas le savoir, par exemple en envoyant «NON» au numéro 101110.

LE RONCHON